

sicut leo paratur ad prædam, et sicut catulus leonis habitans in adbitis (1), quand un bruit sourd se fit entendre aux portes du donjon.

Le prélat détourna la tête, posa la main droite sur son livre et murmura : " Quelque pauvre voyageur surpris par l'orage."

Cette phrase n'était pas encore achevée que la porte s'ouvrit brusquement et sur le seuil parurent quatre hommes l'épée nue à la main, la fureur dans les yeux et le sourire de l'enfer sur les lèvres. Le vieillard se leva lentement.

— Pierre, Antoine, mes amis, que voulez-vous ?

— Ta mort ! hurla Antoine, la mort, monstre exécrable que l'enfer a vomi pour nous abreuver d'outrages ! Et il courut sur le vieillard.

Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée... murmura le vénérable pontife.

— Oui, tu as raison ; mais il n'est pas dit que celui qui se servira de l'abîme périra par l'abîme, et toi mort n'en sera que plus douce.

Le paricide était debout, en face du vieillard son parent, l'oint du Seigneur ; ses genoux pliaient et ne frappaient comme deux arbustes battus par les vents. Les éclairs qui sillonnaient le firmament, tombant sur cette figure hideuse, montraient une bouche contractée ; de ses lèvres découlait une écume livide. Le vieillard était calme : sa physionomie douce et tranquille respirait la sérénité de l'ange ; ses regards s'étaient portés sur un Christ d'altare qui ornait une cheminée de granit ; son cœur avait dit : *Paratus sum*.

Le tigre bondit : prompt comme la foudre qui frappait les arêtes, il s'élança sur le vieillard, le saisit dans ses bras forcés, l'enchaîne dans des étreintes que la haine en délire rendait plus horribles.

Un des vouldards, à un signe de Pierre, avait ouvert la fenêtre qui donnait sur l'abîme. Le vieillard ne résistait que faiblement : un éclair brilla ; il se résista sur une robe de soie violette qui flottait dans l'air ; un coup de tonnerre retentit : il étouffait la chute d'une victime broyée par le rocher. Le pieux chapelain, l'ami de Guichard, avait partagé ses chagrins et ses inquiétudes ; il devait partager son martyre. Le seigneur de Granges avait couru sur lui, et d'un bras vigoureux il le fit pirouetter. Une seconde après, deux cadavres gisaient au pied du donjon. Celui qui avait écrit sur sa bannière : Haine et destruction ! avait accompli sa sanglante devise ; le bras généreux qui avait inscrit sur un poignard : Amour et vengeance ! avait un serment à remplir.

(A Continuer.)

A nos Agents.

✂ Nous réitérons la demande faite à nos agents de vouloir bien retirer les sommes dues par chaque abonné dans leurs localités respectives, pour les 6 mois expirés le 28 Septembre dernier. Dans les paroisses où il n'y a point d'agents nous prions les abonnés de s'empresser à nous adresser de suite, par lettre, le montant de leur souscription, frais de port payés.

(1) Ils ont couru sur moi, comme sur sa victime Court le lion qui sort d'un ténébreux abîme.

BIBLIOGRAPHIE.

UN

PENSEUR CATHOLIQUE. EN ESPAGNE.

M. Donoso Cortés, ses écrits et ses discours.

I. — Ses Ecrits, 2 vol. 8vo, Madrid 1849.

II. — Discours parlementaires, par le même. 1849-1850.

(Suite.)

I.

Ce qu'il faut remarquer, d'ailleurs, dans les vues émises des 1837 par M. Donoso Cortés, dans des écrits tels que le *Cours de Droit politique*, la *Loi électorale* ou les *Principes constitutionnels*, c'est un sentiment conservateur plein de perspicacité et de force, s'alliant à cette doctrine de la souveraineté de l'intelligence qui est bien loin, au surplus, d'avoir, dans la pensée de l'auteur, le caractère et la portée qu'elle a pu avoir ailleurs. Ce brillant esprit lutte avec une lucidité merveilleuse dans ce chaos d'idées impossibles, d'influences étrangères, de tendances révolutionnaires dont l'Espagne de cette époque est le théâtre. Si le système représentatif lui semble le mode le plus propre pour développer sans cesse l'intelligence d'un pays, il maintient en même temps dans son intégrité, dans sa plénitude, l'autorité sociale réalisée par l'institution monarchique, et une de ses curieuses démonstrations est celle où il établit d'abord la différence entre le peuple, qui n'est que l'agrégation matérielle des individus dans leur universalité, et la société, qui est la réunion des hommes comme êtres intelligents et libres, qui est la combinaison de leurs relations morales, — où il représente ensuite la société, comme être moral, une' identique, indivisible et perpétuelle, et ne pouvant vivre, se protéger, exercer efficacement son action que par un pouvoir un, identique, indivisible et perpétuel comme elle : la royauté. Il va plus loin : c'est, à ses yeux, un abus de langage ou plutôt une erreur essentielle, féconde en conséquences désastreuses, de créer partout des pouvoirs, comme le font les théoriciens des gouvernements mixtes, qu'il appelle des *théoriciens corpusculaires*, de donner ce nom aux autres institutions publiques, qui sont des garanties légitimes de liberté et de progrès, mais ne sont point des pouvoirs. Le fractionnement, c'est la faiblesse, dit l'auteur ; la faiblesse se termine pas la mort, et il a hasardé ce pronostic singulier, si l'on considère le moment et le pays où il s'est produit, sur les gouvernements mixtes : " Les publicistes que je combats, dit-il, ont faussé de tout point le gouvernement représentatif, et, s'ils ne rectifient leurs erreurs, j'ose assurer que cette forme de gouvernement ne dominera pas dans l'avenir, parce que l'avenir n'appartient pas à un gouvernement qui n'est autre chose qu'un composé d'une démocratie débile, d'une aristocratie débile et d'une monarchie moribonde."

Un des chapitres du *Cours de droit politique* les plus dignes d'être médités et où se trouve, j'ose le dire, un intérêt actuel pour nous, c'est le chapitre des *Réformes politiques*, qu'on pourrait appeler aussi bien un traité des *Sociétés malades*. Le mal des sociétés provient de causes diverses : elles souffrent, parce que leurs lois sont mauvaises, leurs